

le Mater
27 février 81

CE SOIR A «APOSTROPHES»

Guillemin sur les traces de Péguy

La passion de la vérité face à l'idolâtrie

Henri Guillemin sera présent ce soir sur le plateau d'*Apostrophes*. C'est exceptionnel : Guillemin avait toujours refusé de se montrer. Ce sera l'occasion de faire connaissance avec cette mauvaise tête à qui on a souvent reproché d'être hargneux, un peu policier, alors qu'il est, on le verra ce soir, tout le contraire.

Ce vieil homme tendre et vif a certes l'esprit

Pensez-vous vous faire attaquer pour avoir osé critiquer Charles Péguy ?

Je crois que je dérange en ce que je change une image convenue. Mais c'est une question de vérité. L'image de Péguy était simpliste, et je la vois complexe. Je l'abordais d'ailleurs avec sympathie ; mais je me trompais. Il s'est mal comporté avec des gens que j'estime, Lucien Herr et Marc Sangnier, le fondateur du mouvement catholique le Sillon, que j'ai bien connus, et Jaurès, qui est pour moi une très grande figure. Peu à peu, l'image que j'avais de Péguy s'est transformée. En fait, c'était une erreur sur la personne, un quiproquo. En même temps je lui ai conservé une tendresse pitoyable : il a tout raté dans sa vie...

J'étais péguiste ; je le prenais pour un catholique de gauche. Mais quand j'ai lu les inédits publiés par son fils, quand j'ai lu en particulier le texte de 1908, *Un poète m'a dit*, où Péguy diffame Marc Sangnier, trouve qu'il est « un ami de la démocratie » et que la démocratie, c'est de la merde, j'ai eu un coup au cœur. Mauriac, pourtant fâché parce que j'avais critiqué Benjamin Constant, et

critique et vigilant ; mais il critique textes en main, et toujours avec générosité

Henri Guillemin vient d'appliquer sa méthode forte à Péguy (*Charles Péguy, le Seuil*) : du grand écrivain qui prit courageusement position au moment de l'affaire Dreyfus, il a transformé l'image, montré l'évolution d'un homme qui, vers la fin de sa vie, s'était rapproché de l'Action française.

Alfred de Vigny, m'a dit alors : « C'est un homme pour vous, vous êtes fait pour le comprendre, vous avez la passion de la vérité, vous direz des choses que d'autres ne disent pas. Vous êtes proche de lui. » Mauriac, lui, savait la vérité. Il avait constaté qu'en 1910, Péguy s'était rapproché de l'Action française.

Comment se fait-il alors que cette image soit restée intacte si longtemps ?

Personne n'a voulu aller regarder de près. Il y a une chapelle Péguy, et des gardiens de musée.

Que pensez-vous des positions exprimées par Bernard-Henri Lévy dans *l'Idéologie française*, qui s'attaque aussi longuement à Péguy ?

C'est vrai, il y a chez Péguy une exaltation de la race qui me paraît redoutable. Chez Péguy, le bellicisme était fondamental ; il avait approuvé cette phrase terrible d'Henri Massis, qui, sous le nom d'Agathon, avait écrit, en 1912, dans *l'Enquête sur la jeunesse intellectuelle française* : « La guerre ! On est tout jeune, tout neuf, paré de l'éternel prestige que le vieil instinct belliqueux a ranimé au cœur

des Français. » J'ai trouvé lamentable que Péguy soit de ce côté. Cela dit, Bernard-Henri Lévy va trop loin. Péguy n'était pas préfasciste. Je suis aux trois quarts d'accord avec Lévy : mais une part de Péguy n'a pas adhéré au nationalisme outrancier.

Dans tous les cas, Lévy et moi sommes attaqués avec un acharnement incroyable. Les « péguylâtres » m'écrivent : « Vous venez de faire une saloperie. » Je serai victime d'une grande colère. Je crains que ceux-là qui attaquent ne soient ceux qui, consciemment ou inconsciemment, sont en faveur du fascisme. Déchirons ce Bernard-Henri Lévy, parce qu'il gêne, disent-ils... C'est une montée très dangereuse des idées fascistes.

Propos recueillis par
Catherine Clément